

REGARDS SUR L' HOSPITALITÉ

Sandi Hilal

ON HOSPITALITY

Sandi Hilal

Co-directrice de DAAR (Decolonizing Architecture Art Residency) collectif d'architecture, localisé au bord du désert dans la ville de Beit Sahour en Cisjordanie. Le travail de DAAR combine des spéculations conceptuelles et des interventions spatiales pragmatiques, le discours et l'apprentissage collectif. DAAR explore les possibilités de réutilisation, de subversion et de profanation des structures de domination actuelles : des bases militaires évacuées à la transformation des camps de réfugiés, des structures gouvernementales inachevées aux ruines de villages détruits.

Co-directors of DAAR (Decolonizing Architecture Art Residency): an architectural studio and art residency programme based in Beit Sahour, Palestine. She founded with Alessandro Petit *Campus in Camps*, an experimental educational programme hosted in Dheisheh Refugee Camp in Bethlehem with the aims to overcome conventional educational structures by creating a space for critical and grounded knowledge production connected to greater transformations and the democratisation of society. In 2007 with Eyal Weizman they founded DAAR (Decolonizing Architecture Art Residency) in Beit Sahour, Palestine, with the aim to combine an architectural studio and an art residency able to gathered together architects, artists, activists, urbanists, film-makers, and curators to work collectively on the subjects of politics and architecture.

SANDI HILAL

Architect, researcher and artist / Palestine
Thank you very much for having me here. What I would like to do with you today is take you on a very privileged journey from Palestine to Sweden, which I took myself. I was inspired by the first panel, I feel like there is a lot of shared intuition around these questions we're talking about today. So what does it actually mean to make such a journey from Palestine to Sweden?

Before going to Sweden, I would just like to tell you briefly about what we did in Palestine. In Palestine, I worked in refugee camps for many years and was part of a collective that's very concerned with understanding what decolonisation means today. When you actually live under colonialism, you know that it's not a luxury to understand what decolonisation means. It's an urgent matter. When you live every day under colonialism, you need to react. You need to make sense of it. In that sense, we did so many things together with refugees in order to

decolonise this static image of them as only miserable beings that need to be helped and supported by the international community. I only moved to Europe after living in refugee camps for many years, and after seeing refugees as political subjects.

I have to say that the move to Europe was not something I desired. It was for much more practical reasons, like my husband getting a professorship in Sweden and the Israeli State refusing to recognise our family union. Deep in our hearts we felt that the struggle for decolonisation might no longer only be in the colonies, but also finally in Europe, in the house of colonial power. We very much wanted to engage with this idea. But I was very concerned about this move to Sweden, and I remember my father telling me, "I don't understand you. You're living under occupation, under colonialism. And now you're pulling your kids out of Palestine and taking them to one of the best places to raise children. What are you afraid of?" And I answered him, "I am really afraid of what I am not ready for, which is becoming a foreigner and losing my political agency as a foreigner." Is it possible to maintain one's political agency as a guest or not?

So, now I will take you on my journey to Sweden but please keep in mind that I had these concerns on my mind all the while. That's why I ended up doing the project that I'm working on right now. On my first visit to the project location in the north of Sweden,

SANDI HILAL

Architecte, chercheuse et artiste / Palestine
Merci beaucoup de m'avoir invitée. J'ai voyagé de la Palestine à la Suède de façon privilégiée et je vais vous faire revivre ce parcours. La première partie de la conversation m'a beaucoup inspirée, car nous partageons les mêmes intuitions. Je vais tenter de vous immerger dans ces intuitions. Que veux dire voyager de la Palestine à la Suède ?

En Palestine, j'ai travaillé pendant de nombreuses années dans des camps de réfugiés. Le collectif, dont je faisais partie, tenait absolument à comprendre ce qu'est la colonisation de nos jours. Quand on vit sous un régime colonial, comprendre ce qu'est la colonisation n'est pas un luxe, c'est une urgence. La vie quotidienne suit son cours sous un régime colonial, mais on a aussi besoin de réagir et de comprendre. Nous avons beaucoup travaillé avec les réfugiés pour décoloniser leur image statique de misérables qui ont uniquement besoin d'être aidés et soutenus par la communauté internationale. Après avoir vécu

15. Hanif Kureishi (né à Bromley en 1954) est un dramaturge, scénariste, réalisateur et romancier britannique d'origine anglo-pakistanaise. En 2008, *The Times* a inclus Kureishi dans sa liste des « Cinquante plus grands écrivains britanniques depuis 1945 ».

was in a tiny city called Boden. It was the first time I'd ever heard of this place. I was commissioned by the Public Art Agency, a Swedish governmental institution that works on public art, to do a project there. I had to Google "Boden" to see what it was, and the only thing that comes up is information about how it was built to protect the northern part of Sweden from a potential war with Russia.

I went there for the first time in November of last year, and it was a shock for me, coming from the Middle East. It was dark and thirty degrees below zero. At two p.m. the sun was already gone. To my even greater shock, that same day I was taken to see all these amazing military structures that were built to survive the cold and to protect Sweden's border. I was taken to these bunkers and different structures where soldiers were standing around, and everything was intact. It would be a perfect military museum because nothing has changed since it was built. I remember telling my guide, who was quite proud of Boden and this amazing military structure (and rightly so), "But the war never arrived!" And I could see a slight disappointment in his eyes, because, of course, this was a project that never came to fruition. "You built a whole city for a war that supposed to come, and it never arrived," I told him.

So, what do you do with this project? How can you completely rethink the city? This was my concern. What to do with a place that was built as a military

beaucoup d'années dans ces camps de réfugiés et avoir traité les réfugiés comme des sujets politiques, je me suis installée en Europe.

Je ne voulais pas partir. Je l'ai fait surtout pour des raisons pratiques, car mon mari a obtenu un poste de professeur en Suède, et les Israéliens ne voulaient pas nous accorder de regroupement familial. Nous pensions que la lutte pour la décolonisation ne se situait plus uniquement dans les colonies, mais qu'elle se déplaçait maintenant, enfin, en Europe, en plein cœur de la puissance coloniale, et nous voulions nous engager dans ce combat. Ce déménagement en Suède m'inquiétait beaucoup, et mon père m'a demandé : *« Je ne comprends pas, tu vis sous l'occupation, sous un régime colonial. Tu vas enfin sortir tes enfants de la Palestine et les emmener dans l'un des meilleurs endroits pour élever des enfants. De quoi as-tu peur ? »* J'ai répondu : *« J'ai peur de ne pas être prête à devenir une étrangère et à continuer mon action politique en étant uniquement une étrangère. »* Peut-on demeurer un sujet politique quand on est un invité ? Pour comprendre ma vie en Suède, il faut garder à l'esprit toutes les inquiétudes que j'ai emportées avec moi et qui m'ont poussée à faire mon projet actuel.

Quand j'ai visité pour la première fois Boden, une petite ville dont je n'avais jamais entendu parler, dans le Nord de la Suède, j'avais été mandaté par l'agence d'art public, une institution gouvernementale

spécialisée dans l'art public, pour y réaliser un projet. J'ai cherché Boden sur Google pour en savoir plus, et la seule information que j'ai obtenue est que la ville a été construite pour protéger le Nord de la Suède d'une guerre potentielle avec la Russie. J'y suis allée pour la première fois en novembre dernier, et ce fut un choc pour quelqu'un du Moyen-Orient. La température était de moins 30 degrés et il faisait complètement noir. À quatorze heures, le soleil était déjà couché. Le même jour, un autre choc s'est ajouté à ce choc, quand on m'a fait découvrir des structures étonnantes construites pour que l'armée puisse survivre et protéger la frontière suédoise même dans un tel froid. J'ai vu ces bunkers, ces structures où les soldats restaient debout. Ce serait le musée militaire idéal, parce que tout est resté intact. J'ai fait remarquer à mon guide, qui était très fier, à juste titre, de Boden et de cette incroyable structure militaire : *« Mais la guerre n'a jamais eu lieu ! Vous avez construit une ville entière pour une guerre qui devait arriver et qui n'a jamais eu lieu. »* Il a montré une légère déception, car ce grand projet n'avait jamais servi.

Que peut-on faire de ce grand projet ? Peut-on complètement repenser la ville ? Cela m'a déstabilisée. Que peut-on faire d'un lieu qui a été avant tout construit pour la guerre et qui, parce qu'il a été construit de cette manière, est devenu l'un des points d'arrivée les plus importants pour les réfugiés en Suède. Ils sont envoyés là-bas parce que Boden

structure and that, for this very reason, became one of the most important places for refugees in Sweden. Refugees were sent to Boden because it lost its original purpose, and thus became a place for refugees. I don't think any connection had been made between the war that never arrived and the use of this place for refugees. I immediately felt that this was what I could do here.

Right away, I told the people who brought me here, "Please take me to the refugees. I mean, I appreciate these amazing military places, but I need to see some human faces, I need to see the refugees." In response to my "I need refugees", I was taken to a place in Boden called the Yellow House, which looked like a typical refugee housing complex. The Yellow House's building was originally built in the 1970s as part of Sweden's social housing project called the "One Million Programme". They initially built nine huge buildings in the city of Boden. Even before refugees lived here, these buildings were an object of much discrimination by the rest of the inhabitants of the city because they were considered as places for drugs, and where people behaved badly. So, they already had a very bad reputation. And for some strange reason they destroyed all of these buildings but one and called it the Yellow House. In Sweden, this is where a big part of refugees is sent. Only refugees live there now. Social housing and all that discrimination has been redirected to the refugees.

a perdu sa raison d'être militaire. Il n'y a pas de lien entre cette guerre qui n'a jamais eu lieu et l'arrivée des réfugiés à cet endroit. Quelque chose de conséquent devait être fait dans un endroit comme Boden.

Je leur ai tout de suite demandé : *« S'il vous plaît, amenez-moi voir les réfugiés. J'apprécie ces installations militaires extraordinaires, mais j'ai besoin de voir des visages humains. »* Ils m'ont conduite à un endroit appelé la Maison Jaune, qui a été construit pendant le programme social suédois « Un million de logements ». Neuf bâtiments énormes ont été érigés à Boden dans les années 1970. Cet endroit a été victime de discrimination par le reste des habitants parce que... des Suédois y vivaient, pas des réfugiés ! Il avait la réputation d'être un lieu de drogue où les gens se comportaient mal. Pour une raison qui m'échappe, huit des bâtiments ont été détruits et celui qui reste a reçu le nom de Maison Jaune. Une grande partie des réfugiés est envoyée là-bas et seuls des réfugiés y vivent. Ce logement social, ainsi que la discrimination qui allait avec, ont été intégralement endossés par les réfugiés. Je crois que je n'ai jamais vu une ambiance aussi déprimante de toute ma vie que quand je suis arrivée là-bas. Les gens à l'intérieur étaient traumatisés, ils étaient déçus au plus haut point car ils avaient fait un très long voyage pour découvrir que la Suède n'était pas du tout comme ils s'y attendaient. Ils n'avaient plus de vie, plus d'endroit où aller. Au mieux, ils descendaient fumer une cigarette à moins 25 degrés ou allaient dans un supermarché où ils

n'avaient pas les moyens d'acheter quoi que ce soit. Ce soir-là, j'étais effondrée et je pensais qu'on ne pouvait rien faire là-bas alors que je sortais tout juste des camps de réfugiés palestiniens, des combats pour la subjectivité politique et de luttes anticoloniales. Il n'y avait rien de tout ça là-bas et il semblait totalement absurde de croire qu'on pourrait dépasser cette situation qui empêchait toute possibilité d'action.

Mais quand on a grandi sous un régime colonial, on n'abandonne pas si facilement. Le lendemain matin, après mon réveil, je suis allée à la Maison Jaune et j'ai demandé si l'un d'entre eux pensait rester à Boden car tous les réfugiés que j'y avais rencontrés jusque-là m'avaient dit qu'ils voulaient partir. Ils espéraient que leur voyage n'était pas encore fini et que, s'ils arrivaient à Stockholm, Malmö ou dans le Sud de la Suède, ils trouveraient peut-être les Suédois qu'ils avaient imaginés. Ma question était donc purement rhétorique, mais à ma grande surprise j'ai obtenu une réponse positive et on m'a proposé de rencontrer Jasmine et Brahim. Si ce couple voyait un potentiel dans cette ville, il pourrait m'inspirer et je trouverais peut-être le moyen de réaliser le projet.

J'ai tout de suite appelé Jasmine et Brahim. J'étais avec deux membres de l'agence d'art public, l'institution gouvernementale, donc deux personnes représentant le gouvernement suédois. Jasmine et Brahim nous ont accueillis chez eux. Dès que nous avons franchi le seuil de leur appartement, les deux

I have to say that when I arrived there, it was the most depressing place I'd seen in my entire life. When you go inside these rooms, there is a feeling that they probably say, "We did this whole journey to arrive here? This is not the Sweden we imagined. This is not what we made the journey for." They were shocked! This place was lifeless, and they had nowhere else to go. The most they'd do is go downstairs to smoke a cigarette in twenty-five degrees below zero weather, or go to the supermarket to buy things they couldn't really afford. That evening I was completely devastated. I thought that nothing could be done in this place. I thought this after years of working in Palestinian refugee camps, in struggles for political subjectivity, and struggles for decolonisation, but here in Sweden I didn't see any potential for this kind of work. Context is what limits you, right? I thought, "There's nothing here. It's complete nonsense to think that you can do anything you want without considering the context. The context here is completely limiting. I can do nothing."

Growing up under colonialism, I learned not to give up so easily. So, the next morning, I woke up and went to the Yellow House and I asked people if they knew anybody who was planning to stay in Boden, because all the refugees I met in the Yellow House told me they wanted to leave Boden. They thought that their journey might not be finished yet, that they might find the Swedes they were looking for in Stockholm or Malmö or in the South of Sweden.

I thought my question might just be a rhetorical question, but surprisingly enough I got an answer. Someone said, "You should meet Jasmine and Brahim." I thought that if Jasmine and Brahim saw something in Boden, they might illuminate me about how to do this project.

I immediately called Jasmine and Brahim. I was with two members of the Public Art Agency, the governmental institution, so I was basically with two people who represented the Swedish government. Jasmine and Brahim said, "Of course! Come over to our house." And as soon as we crossed the threshold of their house, Jasmine and Brahim were hosting us. The two persons from the government asked, "Should we take off our shoes? Do you normally take off your shoes when you go inside the house?" And they said, "Yes, please take off your shoes." So we all went in and first they served us some coffee. We spoke in Arabic together, so I had to translate for the Swedish government. Then we ate maqluba and yogurt, and the two officials didn't know if they should put the yogurt on the rice or not. All of a sudden I saw what was happening and I thought, "Oh my God. In this tiny living room, a couple of Syrian refugees are hosting the Swedish government. This is what the project should be about." Jasmine and Brahim didn't relinquish their right to host when they arrived in Boden. They refused to only be guests. They opened up their house to others. I believe this is the main reason why they decided to stay there.



agents du gouvernement ont demandé s'ils devaient enlever leurs chaussures, et si Jasmine et Brahim enlevaient d'habitude leurs chaussures quand ils entraient chez eux. Ils ont acquiescé et nous ont dit de les enlever. Nous buvions du café, parlions l'arabe, et je devais traduire au gouvernement suédois ce que nous disions. Nous avons ensuite mangé du *magluba*, du yaourt, et ils se demandaient s'ils devaient mettre le yaourt sur le riz. Tout à coup, j'ai eu une révélation en voyant cette scène : le projet devrait être à propos de ce couple de réfugiés syriens accueillant le gouvernement suédois dans leur salon minuscule. Jasmine et Brahim n'ont pas renoncé au droit d'accueillir et de devenir des hôtes dans cet endroit. Ils ne sont pas restés uniquement des invités. C'est la raison principale pour laquelle ils ont décidé de rester à Boden, car ils ont ouvert leur foyer aux autres.

Ce salon minuscule m'a rappelé la période où je vivais en Palestine. Lors de la première Intifada, quand Israël a fermé les écoles et les universités, les gens ont tout de suite transformé leurs salons en écoles, en universités et même en tribunaux. Pendant que ce couple de réfugiés accueillait le gouvernement, de nombreuses images du passé me venaient à l'esprit, comme dans un flash. Lors d'un projet pour reconstruire un quartier détruit à Gaza, quand je marchais dans les rues, ce qui me frappait à chaque fois, c'est que les gens laissaient leurs canapés dans les maisons détruites. Comprendre pourquoi ils les laissaient a commencé à m'obséder. Ils m'ont expliqué

que le salon est le seul endroit où on n'a pas besoin d'intimité. Quand on s'assoit dehors, on peut encore continuer à vivre sa vie et à utiliser sa maison. À Gaza, on voit beaucoup de maisons détruites, sans murs, mais avec des canapés et des personnes qui utilisent encore ces maisons. Le nouveau projet s'est entièrement construit autour de la notion de non-appartenance à la sphère publique.

Quand les réfugiés traversent les frontières, ils perdent instantanément le droit d'accueillir et ils sont ensuite tenus de se comporter comme des invités parfaits. Dans les cours de langue, on leur enseigne aussi comment se comporter en public et la signification des codes sociaux. Devoir apprendre à se comporter correctement dans un espace public aussi codifié que la Suède est aussi difficile qu'apprendre une nouvelle langue. Les réfugiés savent qu'il leur manque les bons codes pour être acceptés et trouver leur place.

Que se passe-t-il quand on ne trouve pas sa place dans la sphère publique ? De manière invisible, beaucoup de gens créent leur propre sphère publique dans

Quand les réfugiés traversent les frontières, ils perdent instantanément le droit d'accueillir et ils sont ensuite tenus de se comporter comme des invités parfaits.

Sandi Hilal

When refugees cross the border, the first thing that immediately happens is that they lose their right to host, and secondly, they have to act and behave like perfect guests.

Being in that very tiny living room reminded me of when I was living in Palestine during the First Intifada. In the First Intifada, Israel shut down schools and universities. People immediately transformed their living rooms into schools and universities, even into courts. All these images were flashing in my mind while this couple of refugees was hosting the government. I also thought about a project I did in Gaza to reconstruct a neighbourhood that had been destroyed. I was walking through the streets of Gaza, and the thing that always struck me was that people would leave their sofas in their destroyed houses. I became very obsessed with understanding why they left their sofas. They eventually explained to me that the living room is the only place where you don't need intimacy. You can sit outside and still sort of live your life and use your house. So, in Gaza, you'd see a lot of destroyed houses with no walls but with sofas and people still using their houses. So, that whole project was built around the notion of not belonging to the public.

When refugees cross the border, the first thing that immediately happens is that they lose their right to host, and secondly, they have to act and behave like perfect guests. When they take language courses, they are also taught how to behave in public spaces. The public space Sweden is extremely codified. Learning how to behave in the public place in Swedish is almost like learning a language. People who arrive there feel like they don't have the necessary codes, so they feel like they don't belong.

The question was, what happens when you don't belong to the public? I believe many people create their own public in an invisible way in their own privacy, in their own living rooms. They transform their living rooms into places for learning, places to be together and regain their political subjectivity. I felt very strongly that in a place like Europe, all of a sudden hospitality was becoming something extremely important. I think it's at the core of how we can understand colonisation today. Who is the guest and who is the host? Is it possible to understand the act of hosting as a way of regaining political subjectivity? Is it possible to recognise those places where someone can lose their political agency?

I would like talk about an idea that was on my mind the whole time I was in Boden. To be an integral human, you need to be both a guest and a host. That's why I invite you to think of this project as being about something larger than refugees. Europe is in need of understanding. European citizens need to understand how they can be both hosts and guests. If you think it's possible to only be the host and master, you lose everything that comes with being a guest. One way to understand the political struggle today is by seeing ourselves as integral humans. I don't think we can regain our integrity if we don't accept the fact that sometimes we are guests and sometimes we are hosts. I think this is the real crisis of refugees today. Who is hosting and who is being hosted? How can we host refugees differently? How can we imagine

leur vie privée. Ils transforment leurs salons en lieux d'enseignement, de rassemblement et d'action politique. En Europe, l'hospitalité est soudain devenue un problème très important. C'est le point névralgique pour comprendre la colonisation aujourd'hui. Qui est l'invité et qui est l'hôte ? Peut-on concevoir l'acte d'accueillir comme une manière de retrouver sa subjectivité politique ? Quels sont les endroits où on perd le statut de sujet politique ?

Une idée fondamentale me préoccupait en permanence : pour être pleinement humain, on a besoin d'être à la fois un invité et un hôte. De ce point de vue, il ne faut pas considérer ce projet comme étant uniquement à propos des réfugiés. L'Europe et les citoyens européens aussi ont besoin de comprendre comment ils peuvent être à la fois des invités et des hôtes. Quand on veut être uniquement l'hôte, le maître, on se prive des bienfaits de la position d'invité. Pour comprendre les luttes politiques d'aujourd'hui, il faut se concevoir comme un être humain dans son intégralité. Pour retrouver son intégrité, il faut accepter d'être parfois invité et parfois hôte. La vraie crise actuelle des réfugiés se situe là. Qui accueille ? Qui est accueilli ? Comment peut-on accueillir ces personnes ? Comment peut-on concevoir l'hospitalité comme une lutte, une révolution ? Comment faire pour que les réfugiés exigent le droit d'accueillir, et que même les citoyens exigent le droit d'être à la fois des invités et des hôtes ? Je me suis sentie complètement impuissante devant mes enfants quand je ne pouvais pas exercer

mon droit d'accueillir. Au final, on est tous perdants. Actuellement, on est en train de perdre notre droit d'accueillir et notre statut de sujets politiques.

Après nos douze années de travail avec les réfugiés, tout le monde, et les donateurs en particulier, nous demandaient ce qui s'était passé en Palestine après notre départ et quel impact nous avions eu là-bas. Cette question m'a toujours dérangée, même si j'écris des rapports à ce sujet. En Palestine, nous avons planté des graines qui deviendront des arbres à part entière. On peut toujours les revendiquer, mais ce n'est pas éthique de revendiquer ce qu'on a laissé derrière nous en Palestine. Ces questions étaient dérangeantes pour moi probablement parce qu'une tout autre chose me préoccupait. Je me demandais quelle serait ma contribution à la Suède. Est-ce que mon bagage politique allait m'aider à y éclairer les esprits ? La Palestine peut-elle être une source d'inspiration pour la Suède ? L'idée que les Palestiniens puissent enseigner aux Suédois semble totalement inconcevable. C'est toujours les Suédois qui enseignent aux Palestiniens. Comment peut-on contribuer dans ces conditions ? Cela ne concerne pas uniquement les Suédois et les Palestiniens, mais la division entre le monde qui enseigne et le monde qui apprend. J'avais l'impression que je pouvais uniquement apporter les coussins de mon salon de Palestine.

Sur ces coussins, j'écrivais tous les mots essentiels pour moi dans la lutte contre la colonisation en Palestine et que je ne voulais pas oublier. Cela

hospitality as a struggle, as part of a revolution? Perhaps, by demanding the right for refugees to host, and even the right for citizens to be not only hosts but also guests. In that sense, I was powerless because I lost the right to host when I moved to Sweden. I felt complete powerlessness before my kids. I think that everyone loses in this situation. We are losing our right to host and our ability to be political subjects.

Pour être pleinement humain, on a besoin d'être à la fois un invité et un hôte. Pour comprendre les luttes politiques d'aujourd'hui, il faut se concevoir comme un être humain dans son intégralité.

Sandi Hilal

To be an integral human, you need to be both a guest and a host. One way to understand the political struggle today is by seeing ourselves as integral humans.

in Palestine after we left, but I've always been very disturbed by this question. I think that above all, we left seeds in Palestine, and these seeds will become autonomous trees. We could take credit for some of what's happening in Palestine now, but I don't think it's ethical. I asked myself, "Why am I that disturbed? Why do I feel antagonism towards the person who are asking me what happened after I

left Palestine?" Probably because I had a completely different concern, which was, "What should I pack in my luggage for my trip to Sweden? Is it possible to go to Sweden and actually contribute to what's happening there? Is there anything I can bring with me to better understand Sweden? How can Palestine be an inspiring place for Sweden?" The idea that Palestinians could teach Swedes is almost unacceptable. It's always Swedes who teach Palestinians. So, how could I contribute? I'm not only speaking of Swedes and Palestinians, I'm speaking more generally about how there's a world that teaches, and there's a world that is taught.

I thought that the only thing I'd bring with me from Palestine was the pillows from my living room. I wrote all the words that were essential for me on them, so as not to forget the struggle for decolonisation there. They helped me understand that I could still exercise my right to host in each place I stayed at, even if it was only for two weeks. For the exhibition in Abu Dhabi called *Permanent Temporariness* (2018), which we just inaugurated, I had brought these pillows in my luggage and I immediately made my living room and hosted the whole NYU campus. I felt that I became the host and immediately gained agency, even if only for ten days. In a sense, this became my house. And we decided to open our house in Stockholm and called it "Al madhafah", which in Arabic means "guest house" or "guest room", a room for hospitality.

me permettait de comprendre comment je pouvais continuer à exercer mon droit d'accueillir partout où j'allais, même si je ne restais que deux semaines. Pour l'inauguration de notre exposition à Abu Dhabi appelée «Permanent Temporariness» («temporaire en permanence»), j'ai apporté ces coussins dans mes bagages et j'ai tout de suite installé mon salon pour accueillir tout le campus de l'université de New York. Cela m'a donné l'impression d'être l'hôte et j'ai pu tout de suite agir en tant que sujet. Même si cela n'a duré que dix jours, j'en ai fait ma maison. Nous avons ensuite décidé d'ouvrir notre maison, appelée *Al madhafah*, à Stockholm, ce qui veut dire «pièce d'accueil» en arabe.

Dans le mot *madhafah*, il y a *dhafah*, «ajout». Quand on accueille ou qu'on est accueilli, on s'ajoute à l'autre. Le mot pour «hospitalité», en arabe, vient de la racine «ajouter». Comment peut-on s'ajouter à l'autre, plutôt que le dominer ? Voilà l'idée qui sous-tend ce projet. À la Maison Jaune de Boden, on nous a attribué un appartement dans le jardin, et nous allons ouvrir cet appartement comme une forme d'hospitalité, de *madhafah*, pour les réfugiés, où ils pourront accueillir la ville de Boden, le maire et les autres institutions. En partant de mon propre salon, en passant par le salon de Jasmine et Brahim, le salon de la Maison Jaune, le salon de l'université de New York, comment faire pour que tous ces salons bousculent les rapports de force ? Pour que l'invité et l'hôte échangent complètement leurs rôles ? Pour en faire les lieux d'un nouveau combat ? Pour retrouver la subjectivité politique en Europe ?

I would like to conclude by talking about what hospitality means in Arabic. In "Al madhafah", there's "dhafahds", which means to add to something. The word for hospitality comes from the word "to add". So, when you are hosting or are hosted, you add to each other. How can we add to each other instead of exercise power over each other? That's what's behind this project in the Yellow House in Boden. We were given an apartment by a garden, and we're going to open it as a space for hospitality, as a madhafa where refugees can host people from the city. They're going to host the mayor, and the governmental institutions. They will host the city. How can I help create these spaces, from my own living room to the living room of Jasmine and Brahim, to the living room of the Yellow House, to the living room in NYU (New York University), and on to many other living rooms, to shift dynamics such that the guest and the host completely swap roles, and to turn them into possible places for a new struggle, and in order to regain political subjectivity in Europe?